

Villes d'Afrique noire: les héritages de l'histoire

Catherine Coquery-Vidrovitch
Université Paris VII-Denis Diderot/C.N.R.S.

L'urbanisation est d'abord un processus *spatial*, celui "par lequel des hommes s'agglomèrent en nombre relativement important sur un espace relativement restreint".¹ Mais c'est aussi un processus *social*, générateur de contradictions : ethniques, linguistiques, professionnelles, de classe. C'est non seulement un pôle d'attraction, mais aussi de diffusion; c'est donc un phénomène culturel, lieu de métissage des mémoires. La ville fait la synthèse des apports extérieurs (comme le fit la culture swahili métissée de bantu et d'arabe dans les ports de la côte orientale), et la projette à son tour au loin : le modèle médiéval de Tombouctou ou de Jenné a diffusé son appareil idéologique et son projet architectural à travers le Soudan occidental tout entier.

En Afrique pas plus qu'en Europe, le critère n'est celui de la taille. Il put y avoir des villes de 1 000 habitants et des villages de 50 000, capables de se défendre efficacement en cas d'attaque : le "pays des rivières" du Congo moyen fut ainsi peuplé de gros villages de pêcheurs de 5, 10, voire 20 000 habitants. Mais, bien qu'on ne sache de ces agglomérations (que la maladie du sommeil a éliminées en une vingtaine d'années au tournant du siècle sans laisser de traces) que ce qu'en ont dit les premiers explorateurs, il ne s'est agi que de très gros villages.

La ville ne dépend pas non plus de la densité des habitants : le pays Ibo, (Nigeria du sud-est), deux fois plus densément peuplé que le pays Yoruba du sud-ouest, n'a pas engendré une civilisation urbaine précoloniale comparable à celui-ci. Le Rwanda, totalement rural jusqu'à une époque récente, est pourtant l'un des Etats les plus densément peuplés d'Afrique.... Dans les villes coloniales, le maillage très lâche de quartiers

¹ Mabogunje, Akin, *Urbanization in Nigeria*, New York, 1968, p. 33.

résidentiels (d'héritage surtout anglo-saxon) put entraîner des densités quasi-inférieures à celle d'établissements ruraux voisins.

Les espaces urbains africains pouvaient aussi renfermer de nombreux enclos de culture *intra muros* – pour une population dépendant largement des produits de la terre. Il y a encore une quinzaine d'années, avant que l'usage du ciment ne se généralise, Poto-Poto, vaste quartier populaire de Brazzaville, gardait l'allure d'un grand village puisque les habitants en pratiquaient les mêmes techniques de construction.

Si, pour qualifier dans l'Afrique historique une ville, il ne fallait retenir qu'un seul critère, ce ne serait pas l'écriture (comme l'ont proposé les historiens de l'Occident) mais, comme l'avait déjà souligné Max Weber, le fait qu'en ville -lieu économique- tout le monde ne vit pas de l'agriculture.² En découle le caractère *hétérogène* de la population : société ouverte sur l'extérieur, ce qui implique commerce, marchés, échange d'une production non agricole (artisanale) contre les vivres nécessaires à la survie de l'agglomération.

Trois *conditions* ont donc été nécessaires à l'urbanisation, que l'on trouve en Afrique comme ailleurs :

- La possibilité d'un *surplus de production agricole* servant à nourrir les non producteurs. Jusqu'à l'époque contemporaine et la révolution technologique des transports intercontinentaux, une ville ne pouvait se concevoir sans arrière-pays agricole.

- Le *commerce* impliquait la présence d'une *classe de marchands* spécialisés dans la collecte et la redistribution des vivres. Par exemple, on dénombrait au Caire, au XII^e siècle, 36 000 bateaux et 30 000 loueurs de mules et d'ânes. Il existait des marchés en dehors des villes (surtout en Afrique de l'Ouest), mais il n'y eut jamais de ville sans place de marché.

- Tout ceci impliquait la présence d'un *pouvoir politique*, c'est-à-dire d'une classe de dirigeants contrôlant l'utilisation du surplus par les non productifs.

C'est pourquoi on ne vit guère émerger de ville dans des sociétés dites "sans-Etat", c'est-à-dire où les équilibres ne reposaient que sur des liens lignagers : le réseau de chefs de villages était seulement préoccupé de subsistance. En revanche, la *cité-Etat*, comme le furent les cités Hausa du XVI^e au XVIII^e siècle

² Max Weber définit la ville comme un établissement dont les habitants sont engagés *principalement* dans des activités productrices non agricoles. Mais, dans l'histoire, cette majorité pourrait bien avoir été une minorité, y compris en Europe. Weber, *Max, La ville*, Paris, Aubier Montaigne, 1982, p. 18 (trad. d'un ouvrage de 1921).

(Nigéria du nord), exerçait son emprise sur le voisinage rural immédiat. Parfois, le pouvoir d'une métropole (politique, religieuse) a largement débordé sur la région environnante, comme le fit dans le sud-ouest du Nigéria Old Oyo (Katunga) dominant quatre provinces yoruba, chacune administrée à son tour par une ville principale; les centres étaient alors semés tous les vingt ou trente kilomètres, distance adaptée aux capacités de transport du temps caractérisé par une production limitée, un revenu par tête bas et des techniques de communication rudimentaires.

La notion de *réseau* et de *hiérarchie* est donc inhérente au processus d'urbanisation. La ville la plus forte incorporait les autres dans son système en allant y recruter la main d'œuvre nécessaire, esclave ou tributaire. Cette structure a parfois pesé de l'ère précoloniale jusqu'à nos jours : ainsi de l'aire d'influence des villes Yoruba, de Bobo-Dioulasso (au Burkina-Faso), ou bien des bourgs et marchés du pays Ashanti (Ghana intérieur actuel). La rupture coloniale n'a pas tant consisté à créer des villes qu'à substituer un réseau à un autre, en donnant la primauté aux ports côtiers au détriment de l'arrière-pays.

En quoi les villes africaines d'aujourd'hui diffèrent-elles des autres villes du tiers-monde ? On y décèle la même pauvreté de la majorité des citadins -d'immigration récente-, dans un contexte de migrations urbaines accélérées; la même distorsion de l'urbanisme, entre un centre immobilier récent de haut standing -centre des affaires, centre administratif- et l'étalement, sur des étendues parfois immenses, d'un habitat pauvre et à ras de terre, implanté sur des espaces sous-équipés et sous-intégrés, dont l'absence ou la médiocrité de l'entretien entraîne la dégradation accélérée; l'insuffisance des transports fait un spectacle quotidien du cheminement de cohortes de piétons et de l'encombrement de mini-cars surbondés, vétustes et brinqueballants auxquels s'ajoutent (à Ouagadougou par exemple) un océan, naguère de vélos, aujourd'hui de mobylettes ; enfin, l'animation de vastes marchés bruyants et colorés présente d'étonnantes similitudes d'un bout à l'autre du continent : en quoi ces éléments diffèrent-ils de n'importe quelle grande ville du tiers-monde actuel ? C'est que ces villes ont été et demeurent peuplées d'Africains, c'est-à-dire de gens, de groupes, de peuples qui réagissent en fonction d'un patrimoine historico-culturel donné.

Plus qu'une typologie, on peut donc proposer une chronologie de cette urbanisation. Un tel schéma demeure évidemment réducteur, puisque que la périodisation oblitère des

phases intermédiaires longues de transition. L'analyse est néanmoins nécessaire, à condition de toujours penser en termes cumulatifs : comme ailleurs en Afrique, les influences urbaines qui se sont succédées ont chaque fois laissé leur trace. Qui plus est, ces héritages cumulés ont chaque fois donné lieu à des syncrétismes, à la genèse d'une nouvelle culture urbaine faite de la rencontre et des interrelations entre l'ancien et le nouveau. On tâche donc entre autres de faire sentir combien, en Afrique comme ailleurs, les citadins ont derrière eux une histoire urbaine cumulée, que le gigantisme récent des villes millionnaires contemporaines n'a pas pour autant évacué : les villes en Afrique ne sont pas nées de la colonisation, comme l'imaginaire de l'urbanisme occidental a eu trop tendance à le présupposer. Les Africains n'étaient pas "étrangers" à la ville, même si le choc colonial a évidemment accéléré les mutations au XX^e siècle. On décèle, presque partout sur le continent, un héritage urbain complexe et profond, que l'on peut schématiser de la façon suivante :

1. Villes anciennes dont l'émergence, selon les lieux, correspond à l'expansion de l'agriculture qui a permis l'approvisionnement de groupes dirigeants non productifs. Les exemples vont de la plus ancienne ville archéologiquement connue : Jenne-Jeno, au tout début de notre ère, sur le fleuve Niger (non loin de la Djenné actuelle), aux villes fortifiées de la zone interlacustre d'Afrique centrale (vers le XIII^e siècle), en passant par l'exemple fascinant des bâtisseurs de pierre de l'aire culturelle Shona en Afrique australe, dont la plus fameuse fut Grand Zimbabwe disparue vers 1450 .

2. Les villes créées des contacts avec l'Islam et le monde arabe du commerce lointain paraissent déjà plus classiques et familières, aussi bien le long de la côte orientale que dans le Soudan sahélien occidental. Leur fonction de relais marchand et culturel devient évident. Mais la question se pose des degrés de transition entre les premières et les secondes, par des contacts souvent diffus et indirects. Ce ne furent, en tous les cas, ni des villes arabes, ni même des villes musulmanes : tout au plus des villes en partie islamisées, qui ont suscité à partir du XII^e siècle, épanoui à partir des XVI^e-XVIII^e siècle, des cultures urbaines spécifiques : ainsi les ports swahili de la côte orientale, témoins d'une civilisation urbaine authentique, métissage culturel réussi entre les influences d'origine arabe (plutôt masculines) et celles d'origine autochtone (plutôt féminines); mais aussi les nombreuses villes religieuses ou militaires qui ont essaimé à

travers l'ensemble de la zone sahélo-soudanienne, en Afrique occidentale et centrale.

3. Alors intervint, dès la seconde moitié du 15^e siècle, l'introduction des forts côtiers et de l'architecture portugaise (qualifiée *a posteriori* et de façon erronée de "style colonial") puis, bientôt, plus généralement, des autres modèles européens. C'est donc très tôt qu'il faut faire partir l'origine du modèle occidental, et pas seulement de l'époque coloniale. Néanmoins les villes alentour, sauf le cas exceptionnel d'une précoce colonisation portugaise sur la côte angolaise, se développaient de façon encore autochtone, sans la dépendance caractéristique de la métropole. Or, dès le début du XIX^e siècle, la pénétration du capitalisme occidental a modifié le cours de cette évolution urbaine ancienne, bien avant la phase de l'impérialisme colonial *stricto sensu*. Entre le milieu du XVIII^e et le milieu du XIX^e siècle, la plupart des villes africaines se sont trouvées, peu ou prou, insérées dans le système économique mondial.

4. L'histoire urbaine coloniale fut certes un moment-charnière privilégié : un nouveau départ sans doute, mais qui se greffait sur des éléments urbains antérieurs. La phase coloniale opéra surtout une sélection décisive des villes "utiles". On pourrait même affirmer que, dans un premier temps, la colonisation a davantage supprimé de villes qu'elle n'en a créées : son rôle a surtout été de sélectionner, de *choisir* parmi les villes héritées de l'histoire les centres dont elle allait faire, à son tour, les foyers privilégiés du nouveau pouvoir. Encore faut-il distinguer plusieurs étapes : du poste militaire et administratif à la métropole économique et portuaire.

Ce concept de "ville coloniale" est biaisé dès le départ : celle-ci a été vue implicitement comme une ville "moderne" -c'est-à-dire occidentale par son urbanisme-, et "blanche" -idée absurde puisque, chaque fois qu'un blanc était présent, il fallait au moins dix Africains pour répondre à ses besoins. Sauf dans le cas atypique de Cape-Town avant l'explosion minière de la fin du XIX^e siècle, les villes de la colonisation ont donc toujours été très majoritairement noires -ce dont les Européens avaient besoin tout en en rejetant l'idée. Même si créée de toutes pièces par décret autoritaire (Cotonou ou Kampala), toute ville coloniale a donc joué un rôle de creuset -économique, politique, social, bref culturel- où s'est élaboré sans cesse une société faite d'une constante synthèse entre l'ancien et le nouveau.

5. D'où l'immense complexité de la question urbaine à l'époque contemporaine des indépendances. La ville a changé

d'échelle, elle n'a pas nécessairement changé de signification pour les citoyens africains, qui n'ont été que très provisoirement "exclus" d'une citoyenneté supposée européenne : paradoxe étonnant, dont les études récentes sur "l'informel urbain" ont eu du mal à se défaire; ce concept, ou plutôt cette réalité économique et surtout sociale, "découverte" par le *Bureau international du Travail* au début des années 1970, fut en fait sinon introduite, du moins formidablement accélérée par les colons depuis le tout début du siècle.

En puisant ses exemples dans le sub-continent tout entier, on tente de situer, d'expliquer et de confronter ces vagues successives d'urbanisation, qui font du citoyen africain, aujourd'hui comme hier et beaucoup plus qu'on ne le croit en Occident, avant tout un homme "comme les autres".